MEMOIRES D'UN REPORTER

PAR PAUL DE MARTIGNY

(L'Imprimerie Modèle, Montréal)

Le livre de notre confrère Paul de Martigny nous est parvenu trop tard pour que nous pussions en faire la critique dans notre chronique ordinaire. Nous n'en sommes pas autrement chagrin, car ce recueil de nouvelles mérite une mention très spéciale. M. de Martigny se révèle ici conteur sobre, élégant et attachant; sa langue est étonnamment souple et agréable, son style travaillé artistement.

L'auteur, à la façon d'un Paul Morand, d'un Jean Giraudoux et de ces maîtres du grand reportage—du reportage d'art — qui sont André Tudescq, Naudeau, Béraud, Albert Londres, nous promène dans les milieux les plus contrastants, du restaurant Paillard, boulevard des Italiens, où aimaient de se rencontrer les globe-trotteurs du journalisme parisien, à un poste de Bertsiamis, sur la Côte-Nord, dans l'Ungava; de la rue Soufflot à la rue Dorchester, d'un caboulot de la montagne Sainte-Geneviève à la Bourse de Montréal.

Il ne nous entretient que de belles choses avec tous les agréments d'un langage surveillé: chevelures rousses, nuques blondes, yeux de violette de femmes troublantes, fourrures, pierres fines, vins précieux au palais, viandes savoureuses. Ses personnages sont aussi dangereux que toutes ces merveilles. L'un d'eux est le reporter Jacques Labrie, sorte d'aventurier de bonne culture, pillard et assassin, aimant les délicatesses de bouche et les brutalités des rixes; un autre, poursuivi par l'image du crime que lui suggère la vue d'un couteau, tue une femme qu'il aime et qui l'aime; un troisième, las de la vie, s'apprête au suicide quand surgit l'épouse abandonnée qui accepte de partager sa vieillesse. Et tous les personnages secondaires sont aussi des êtres peu communs.

La narration est vive et imagée. Paul de Martigny rejoint nos meilleurs conteurs, Arthur Buies, Faucher de Saint-Maurice et Fréchette dont de certaines nouvelles, comme **Au Seuil** (dans la Noël au Canada), peuvent être relues avec plaisir.

C'est dans l'Ungava, à Bertsiamis, où sont les postes de traite des compagnies rivales : la Hudson Bay et les Révillon, que se situe l'action du premier récit: la Dompteuse. L'Ungava, "désert encore inconnu, entouré de légendes merveilleuses, dont le voile de mystère n'a pas été levé,"—"étendue chauve où poussent, ici et là, quelques sapins qui n'atteignent pas la hauteur d'un homme". Ce territoire de pelleteries et d'or dont seuls jusqu'ici se sont inspirés des romanciers américains, comme Jack London et J. O. Curwood, ou anglais, tel Galsworthy, est décrit superbement par Paul de Martigny Nous sommes dans une atmosphère étrange qui n'est plus celle de la Matapédia ni du Témiscamingue — édifiante et sereine — où peinent bûcherons et laboureurs au